

Cette offre, plus conciliante que n'importe quelle autre que l'Empereur avait pu faire, montre que Napoléon était conscient de se trouver dans une position délicate. Dans les nombreuses lettres qu'il écrivit le même jour, il fit part de l'affliction dans laquelle le plongeait l'étendue des pertes du côté français. A 3 heures du matin, il écrivit à Joséphine : «[...] la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde; la perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas⁵. » Son désir d'amoindrir le terrible ravage de la bataille l'amena à falsifier les pertes des Français, ne cessant de réviser leur nombre à la baisse.

Le 9 février, il rédigea en outre le premier d'une série de *Bulletins de la Grande Armée*, qui allaient se succéder rapidement et dont l'objectif était le contrôle de ce que l'opinion publique savait et pouvait comprendre. Dans le 58^e *Bulletin*, publié le 24 février dans *Le Moniteur universel*, il revenait à plusieurs reprises la victoire, mais ne cachait pas le coût des « trophées trop chèrement payés sans doute par le sang de tant de braves ». Il omettait judicieusement de mentionner sa propre exposition au danger et l'anéantissement du corps d'armée du maréchal Augereau. Le nombre considérable des pertes essayées par l'ennemi fut pour lui à deux reprises l'occasion d'exprimer l'horreur qu'elles lui inspiraient (« le massacre fut horrible »; « cette partie du champ de bataille fait horreur à voir »), montrant ainsi sa part d'humanité puisqu'il ne tirait pas satisfaction d'un tel carnage⁶. Dans les bulletins suivants, le nombre des morts et des blessés comme celui des trophées allaient être manipulés; les Français morts au champ de bataille, glorifiés; la « sollicitude » de Napoléon, soulignée; et les rumeurs qui commençaient à circuler, selon lesquelles les Russes revenaient la victoire, tournées en dérision⁷.

Les initiatives diplomatiques de Napoléon auprès de la Prusse trahissaient son inquiétude. Le 13 février, il chargea le général Bertrand de soumettre à Frédéric-Guillaume des conditions de paix d'une générosité sans précédent. Le roi lui fit parvenir en retour, par l'intermédiaire du colonel von Kleist, une réponse poliment évasive. Kleist, qui fut reçu le 24 février, remarqua que Napoléon « avait bien la contenance d'un homme dont l'esprit est inquiet furieusement⁸ ». L'état d'esprit de Napoléon se trouvait aggravé par les nombreuses « bêtises » que contenaient un certain nombre de lettres personnelles⁹. Les auteurs de ces lettres déplaçaient tout le sang versé : Dominique Larrey, chirurgien en chef de la garde, décrit, par exemple, à sa femme de « tristes et déchirants tableaux¹⁰ ». Certains exprimaient parfois directement leurs craintes à Napoléon, en raison du fait qu'il s'était exposé au danger; ainsi le maréchal Davout écrivit-il à sa femme : « [...] cette réflexion fait frémir. Que deviendrait cette belle France si nous le perdions¹¹? » Nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient sur le caractère décisif de la bataille. Davout la percevait comme un repli de l'armée française, son objectif et la conduite de la guerre. Un officier de l'artillerie déclara avec amertume à son frère : « Ce ne sont pas les chances et

les peines de cette guerre qui me la rendent désagréable, c'est le peu de fruit que la France en recueillera¹². » Quelques-uns manifestaient un fervent désir de paix, tel le général Clarke, gouverneur général de la Prusse, qui exhorte Talleyrand : « Faites la paix, Monseigneur, pour l'intérêt de l'Empereur; pour celui de la France, pour le nôtre¹³. » Les bulletins de Clarke et de Fouché, ministre de la Police, apprirent à Napoléon que l'opinion publique était découragée par les faibles perspectives de paix, qu'elle craignait une guerre interminable et que des rumeurs faisaient croire à la mort de l'Empereur sur le champ de bataille et à la défaite de la France¹⁴. De Paris, l'archichancelier Cambacérès informa Napoléon de l'impression de tristesse (et de) l'inquiétude qu'avaient répandue dans tous les esprits les premières relations de la bataille d'Eylau¹⁵.

Par réaction, Napoléon lança une vaste campagne de propagande et de contrôle des rumeurs. Il écrivit à Talleyrand et Fouché, les 27 et 28 février respectivement, pour leur fournir des renseignements le plus souvent inventés de toutes pièces. Selon lui, l'armée russe était faible et démoralisée, et ses généraux suppliaient le tsar Alexandre de faire rapidement la paix avec la France. Napoléon ordonna à Talleyrand et Fouché de faire publier ces nouvelles dans les journaux,

5. *Corr.*, n° 1278.

6. *Corr.*, n° 1279. Cf. la lecture que fait Michael Maurian du 58^e *Bulletin*, « *Literary/Literary/Leslie* » : History, Text, and Authority in Napoleonic Painting, *Word and Image*, vol. 7, n° 3, 1991, p. 177-200. Cf. aussi le 30^e et 31^e *Bulletin*, rédigés après Austerlitz, dans lesquels l'expression de « horreur et de la compassion douce issue à des formules similaires, *Corr.*, n° 1281 et 1282.

7. 58^e *Bulletin* du 14 février, publié dans le *Moniteur* du 5 mars, *Corr.*, n° 1285; *Proclamation* du 16 février, publiée le 4 mars, *Corr.*, n° 1286; 61^e *Bulletin* du 18 février, publié le 4 mars, *Corr.*, n° 1287; 63^e *Bulletin* du 28 février, publié le 13 mars, *Corr.*, n° 1297.

8. Paul Baillet, *Prussen und Frankreich von 1795 bis 1807. Diplomatische Correspondenzen*, Leipzig, 1887, t. II, p. 386-388. Kleist a fait son rapport au roi de Prusse en français.

9. *Corr.*, n° 1283, lettre du 30 février à Maret. Les lettres personnelles étaient régulièrement ouvertes, et les conversations privées rapportées à Fouché, à Paris, ou à Clarke, à Berlin, qui en résumaient le contenu à l'attention de Napoléon. Nous avons cité dans toute la mesure du possible des sources de l'époque. Les mémoires qui ont été rédigés des années, voire des décennies après, sont à considérer pour la plupart avec une extrême circonspection.

10. Lettre du 15 février 1807, dans Paul Triaire, *Napoléon et Larrey*, Tours, 1920, p. 247.

11. Lettre du 19 février 1807, dans Adélaïde-Louise d'Eckmühl, *Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl raconté par les siens et par lui-même*, Paris, 1879, t. II, p. 280. Cf. aussi *Lettres de Talleyrand à Napoléon*, Paris, 1907, n° CCXXXIII, lettre du 15 février; lettre du 15 février de Duroc à Jérôme Bonaparte, dans Louis Madelin, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, 1930, t. VI, p. 279; lettre du 17 mars de Clarke à Napoléon, dans Joseph Vidal de La Blache, « La campagne de 1807 - Friedland », *Revue d'histoire*, n° 173, janvier 1939, p. 26.

12. Lettre du 21 mars 1807, dans Claude Marion, *Mémoire sur le lieutenant-général d'artillerie, baron Alexandre de Sémarant*, Paris, 1846, p. 33 (italique appliqué à une partie du texte conformément à l'original). Cf. aussi Davout, n° 283, lettre du 23 février; marquis de Grouchy, *Mémoires du maréchal de Grouchy*, Paris, 1823, t. II, p. 313 et 314, lettre du 25 février; Charles A. Faré, *Lettres d'un jeune officier à son oncle*, 1803-1814, Paris, 1889, p. 137 et 138, lettre du 21 mars; lettre du 28 mars de Calvairecourt à Talleyrand, dans Madelin, *op. cit.*, p. 275.

13. Lettre du 25 mars 1807, dans Madelin, *op. cit.*, p. 275.

14. Ernest d'Hautefort, *Le Pâle secret de l'Empire. Bulletins quotidiens adressés par Fouché à l'Empereur*, Paris, 1922, t. III, bulletins des 14 février, 15 février, 16 février, 17 février, 18 février, 19 février, 20 février et 21 février 1807. Vidal de La Blache, *op. cit.*, p. 26.

15. Jean-Jacques Rogée de Cambacérès, *Lettres inédites à Napoléon*, 1824-1825, Paris, 1873, t. II, lettre du 17 mars 1807, n° 21; aussi t. I, lettre du 17 mars; t. II, lettre du 17 mars; n° 22, lettre du 17 mars; n° 23, lettre du 17 mars.